

# VOLTAIRE

## Œuvres d'humour

L'intégrale des contes  
Théâtre  
Philosophie

*Choix, présentation et notices  
de Clémentine Pradère-Ascione*

**omnibus**

**« J'ai fait un peu de bien,  
c'est mon meilleur ouvrage »**

*par Clémentine PRADÈRE-ASCIONE*

Il a fallu du temps à Voltaire pour devenir tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, c'est-à-dire la principale figure des Lumières.

Le versificateur à la plume facile, le tragédien classique, le jeune mondain amateur d'épigrammes et de bons mots s'est fait, par la grâce d'un exil forcé et porté par un esprit aussi curieux qu'impertinent, le philosophe de la tolérance et du refus du fanatisme. Oubliés, les tragédies et les poèmes épiques qui lui avaient valu la célébrité de son vivant.

François Marie Arouet arrive avec le XVIII<sup>e</sup> siècle ; il a six ans en 1700, vingt et un en 1715 quand Louis XIV meurt en laissant la France au summum de son rayonnement européen mais ruinée par des guerres incessantes. La famille Arouet est représentative de cette bourgeoisie éclairée qui s'est développée au XVII<sup>e</sup> siècle et qui sera le terreau des bouleversements à venir : François, le père, est notaire à Paris, la mère, née Marguerite d'Aumard, est fille d'un greffier du Parlement et Armand, frère aîné de François Marie, sera avocat.

Brillant élève au collège Louis-le-Grand, tenu par les jésuites, le futur Voltaire acquiert une formation académique (rhétorique et latin), et quand il quitte l'école, sa décision est prise : il sera homme de lettres. Son père renâcle. Il s'essaie alors sans enthousiasme au droit, tout en fréquentant les salons où il fait son apprentissage du monde. On s'arrache bientôt le jeune homme drôle et insolent – si insolent que son père l'envoie se faire oublier loin de Paris. Peine perdue, car dès son retour à la capitale, il récidive, fâche le Régent, et se retrouve à la Bastille, où il croupira presque une année. Il a alors vingt-trois ans.

Ce premier séjour en prison l'assagit, il est temps pour lui de se consacrer à une œuvre plus sérieuse que des épigrammes ou des vers de circonstance dont l'impertinence amuse la bonne société parisienne.

Il devient célèbre à vingt-quatre ans, avec une tragédie dans la manière de Racine, son idole. *Edipe*, montée fin 1718, est un grand succès. C'est aussi le premier écrit où il délaisse le nom d'Arouet pour celui de Voltaire.

Il est lancé. Aidé par sa grande aisance d'écriture, il donne des vers : tragédies, contes, poèmes. *La Henriade*, long poème en l'honneur d'Henri IV, rencontre à nouveau la faveur du public en 1728 (même s'il a été composé bien auparavant). Cette épopée en alexandrins, dans la tradition homérique, traite déjà de la tolérance et fleure l'hérésie, mais Voltaire n'est pas encore Voltaire.

Début 1726, une altercation avec le jeune chevalier de Rohan-Chabot est à deux doigts de tourner au duel. Voltaire est arrêté, passe quinze jours à la Bastille avant de s'exiler en Angleterre où il restera deux ans, jusqu'en 1728, date à laquelle il est autorisé à rentrer en France à condition de rester éloigné de Paris. Ce séjour est pour lui une révélation. Il découvre une société anglaise évoluée et prospère, l'*Habeas corpus*, le pragmatisme protestant, fréquente les intellectuels londoniens, et mesure le retard de la France dans les domaines religieux, social, économique et politique.

Voltaire entre dans le siècle des Lumières en 1734, date de la publication en France des *Lettres philosophiques* (ou *Lettres anglaises*). Son éloge de l'Angleterre est avant tout, par comparaison, une critique acerbe des blocages et de l'intolérance que font peser sur le peuple un clergé tout-puissant et un appareil législatif archaïque.

Le scandale est énorme, à la hauteur du succès de l'ouvrage qui est diffusé et lu dans l'Europe entière, malgré la censure. A nouveau, Voltaire, toujours sous le coup d'une lettre de cachet, s'enfuit et se réfugie en Champagne, dans le château de Cirey, chez sa maîtresse Emilie du Châtelet. Il y restera dix ans.

Il écrit et publie beaucoup ; du théâtre (et toujours avec succès), mais également des textes philosophiques et polémiques, qu'il ne signe pas – et dont il refuse la paternité. Car tout en fustigeant l'obscurantisme et le fanatisme religieux, il

cherche à ne pas s'aliéner définitivement les autorités – par prudence autant que par calcul. Voltaire est alors un homme public, riche et célèbre parmi les intellectuels européens.

Il se lie dès 1736 avec Frédéric, futur roi de Prusse ; il débute une correspondance avec lui, puis accepte son invitation, après la mort de Mme du Châtelet en 1749, qui le laisse inconsolé.

Il mène pendant trois ans, de 1750 à 1753, une vie de rêve à la cour de Frédéric II – figure même du « despote éclairé ». Mais ses relations avec le monarque se tendent, il quitte la Prusse en 1753, et voyage – il n'est toujours pas autorisé à rentrer à Paris – avant de s'installer en Suisse.

C'est une période d'intense production : *Zadig* est publié en Hollande en 1747 sans nom d'auteur, *Le Siècle de Louis XIV* paraît en 1751, *Micromégas* en 1752, il participe à l'aventure de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (pour laquelle il émet cependant des réserves), et surtout *Candide*, publié sous pseudonyme début 1759, qui connaît un succès immédiat et durable.

Fatigué de ses allers-retours incessants et des querelles de cour, il achète en 1758 le château de Ferney, à la frontière franco-suisse, où il va demeurer vingt ans. Il a soixante-quatre ans, une aura considérable, une puissance de travail stupéfiante. C'est de Ferney que le philosophe devient militant et qu'il s'engage dans une œuvre de combat. Avec l'affaire Calas, il se fait le champion de la justice.

Jean Calas, bourgeois toulousain – et protestant –, est accusé du meurtre de son fils, que l'on a retrouvé pendu dans la maison familiale. Motif invoqué ? Crime de religion : Jean Calas aurait tué son fils qui souhaitait se convertir au catholicisme. Il est condamné au supplice de la roue, puis il est étranglé et brûlé. Voltaire, alerté par un autre fils de Jean Calas, dresse l'oreille et se lance dans une enquête qui lui montre très vite que Jean Calas est innocent et que l'aveuglement antiprotestant a dirigé la main des juges ; de 1762 à 1765, Voltaire fait feu de tout bois et bataille pour dénoncer l'injustice, et, plus largement, les crimes de l'intolérance religieuse. Son fameux mot « Ecrasez l'Infâme » devient son mot d'ordre. L'affaire Calas a un retentissement considérable, car Voltaire en appelle à l'opinion. Et par ses écrits, il parvient à obtenir la réhabilitation du supplicié. C'est une immense victoire : l'écrivain est devenu homme d'action.

Outre Calas, Voltaire se passionne pour d'autres causes judiciaires, dont en 1765-66 celle du chevalier de La Barre, condamné à mort pour hérésie.

Voltaire a désormais enlevé la mouche de son fleuret et il frappe, à visage découvert. A soixante-dix ans passés, il est la figure la plus imposante des Lumières et tout ce que l'Europe compte d'intellectuels vient lui rendre visite à Ferney. Ce lieu de retraite devient la plate-forme du militantisme philosophique et Voltaire une sorte de conscience européenne. « J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste de l'Europe », écrit-il à Mme du Deffand. Son *Dictionnaire philosophique portatif* paraît en 1764, ouvrage que Voltaire souhaitait plus maniable que *L'Encyclopédie*, et de ce fait plus efficace.

Célébré, fêté, mais malade et sentant la mort venir, Voltaire est autorisé à rentrer à Paris début 1778, où il est accueilli triomphalement. Il meurt le 10 mai, au sommet de sa gloire et, en un sens, victorieux.

Ses cendres seront transférées au Panthéon en 1791, au cœur de la tourmente révolutionnaire, qu'il n'avait pas appelée de ses vœux mais que son œuvre a contribué à susciter.

### *L'art de la pointe*

« Ecrasez l'Infâme » ! A partir de l'affaire Calas, Voltaire signe ainsi sa correspondance. L'écrivain classique a laissé place au philosophe militant, le lettré pédant est devenu l'ardent défenseur de la justice et de la liberté. Il s'est lancé dans une lutte sans trêve contre l'obscurantisme, les superstitions, le fanatisme religieux, et il le fait en pédagogue : « Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, et ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde. » Il faudra bien que quelqu'un le trouble, ce monde, et ce sera lui. Ce qui fera dire à Nietzsche qu'il est « l'un des grands libérateurs de l'esprit ».

Le combat de Voltaire n'est certes pas nouveau. Nombreux sont ceux qui, dès le début du XVIII<sup>e</sup>, ont ouvert la porte à la pensée critique. En 1721, Montesquieu publie ses *Lettres persanes* (sans nom d'auteur), et en 1748 *L'Esprit des lois*, immédiatement censuré. En 1758, c'est *De l'esprit* d'Helvétius et en 1762 *L'Emile* de Rousseau, condamné par le Parlement. Vol-

taire méprise Rousseau mais il reconnaît son talent, il admire Helvétius, et il vénère Montesquieu, qui sera son modèle. Les *Lettres persanes*, roman épistolaire, auront toute son admiration. Plus que leur contenu, Voltaire en retient la stratégie : un regard faussement ingénu, une écriture à double détente entre satire et réflexion, l'agilité d'écriture et la polyphonie de points de vue. Il y apporte sa touche personnelle : l'attaque frontale et l'ironie mordante de la polémique. Autre source d'inspiration, le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, paru en 1697. Ce vaste bêtisier dirigé contre le manichéisme vise à rectifier, dénoncer et instruire, selon la maxime de Bayle : « Je ne sais si l'on ne pourrait pas assurer que les obstacles d'un bon examen ne viennent pas tant de ce que l'esprit est vide de science, que de ce qu'il est plein de préjugés. » Voltaire se lance à sa suite dans cette chasse aux préjugés et emprunte à Bayle la méthode du doute sceptique.

Il s'agit cependant de convaincre ; pour ce faire, Voltaire va utiliser les ressources de l'humour pour éveiller les consciences et mettre le doigt, par l'absurde ou le contrepied, sur les paradoxes et les faussetés des idéologies dominantes.

« Point d'injures, beaucoup d'ironie et de gaieté. Les injures révoltent, l'ironie fait rentrer les gens en eux-mêmes, la gaieté désarme. » Qu'il présente un caractère d'urgence, qu'il soit une simple toile de fond ou un mode de dénonciation, l'engagement voltairien est inséparable de l'ironie. « Nous avons tâché de joindre l'agréable à l'utile [...]. Les personnes de tout état trouveront de quoi s'instruire en s'amusant », écrit-il dans sa préface au *Dictionnaire philosophique*. De fait, le bon mot supplante la démonstration. Molière préconisait déjà cela en introduisant son *Tartuffe* : « Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que [...] je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle. » L'ironie voltairienne jaillit au détour d'une phrase, montre l'envers du décor, démonte les impostures et lance les débats sans même chercher à y répondre. « Par le seul pouvoir de sa plume, rien qu'avec de l'esprit, il remue, il ébranle toute son époque », écrira Paul Valéry à son sujet.

L'esprit voltairien se caractérise par son insolence, sa mobilité, son sens du raccourci, ses juxtapositions inattendues, le tout dans une langue vive et claire. « Voltaire n'écrit pas, il

parle », dira Raymond Naves. Le prosateur moderne a triomphé du versificateur classique.

A la fois ludique, philosophique et subversive, l'écriture voltairienne parvient malicieusement à contourner la censure. A ceux qui l'accusent d'idées provocantes, Voltaire donne l'ironie comme alibi ; à ceux qui le taxent d'humoriste (comme Rousseau avec qui il est en mauvais termes), il se réclame de son combat pour les Lumières. Fidèle à sa préférence pour les « livres dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié », Voltaire fait confiance au bon lecteur qui saura faire la part des choses, identifier ses clins d'œil et surtout lire entre les lignes. Les textes voltairiens sont ouverts, ils ont besoin pour exister d'une participation extérieure, lecteur complice ou adversaire.

Pour « rendre aux hommes confiance en eux-mêmes » (Raymond Naves), Voltaire aura été tour à tour philosophe ironique et écrivain polémiste, maîtrisant l'art de la fiction autant que l'art de la pique. S'il fut pour beaucoup un séducteur insolent ou un courtisan libertin, si sa désinvolture a parfois terni sa réputation, sa générosité utopique dans sa lutte pour la tolérance le place en tête du mouvement des Lumières. Véritable touche-à-tout, personnalité en vogue mais toujours dérangeante, Voltaire aura passé sa vie à jouer avec les mécanismes du scandale.

En vérité, le mot d'ordre de Voltaire est simple : « La grande affaire et la seule qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux. » Cette exaltation du bonheur est indissociable de son combat. « Un jour, tout sera bien, voilà notre espérance / Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion. » Pour que tout soit mieux demain, Voltaire entreprend d'éveiller les consciences, par l'humour et la fiction. Détourner du motif pour mieux y revenir, telle est l'entreprise voltairienne afin que tout soit « pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ».

En couverture : d'après un tableau de Quentin de La Tour / Leemage  
© 2013, Editions Omnibus

ISBN : 978-2-258-10023-7 – N° d'éditeur : 784  
Dépôt légal : octobre 2013

Omnibus | un département **place des éditeurs**

place  
des  
éditeurs

**omnibus**

Livres d'hier, lectures d'aujourd'hui

**Vous avez aimé ce livre ?  
Venez en parler sur la page Facebook  
des éditions Omnibus**

**Retrouvez notre catalogue sur  
[www.omnibus.tm.fr](http://www.omnibus.tm.fr)  
et abonnez-vous à la newsletter  
dans la rubrique Lettre d'information**

*Littérature française et étrangère,  
Polar, S-F, Mer et Aventure,  
Dossiers historiques, Anthologies thématiques,  
Dictionnaires et Albums de poésies*